

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 25.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins

Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 21 Juin 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : La fête nationale dans Ontario, par A.-D. DeCelles.—Chronique.—Les insignes impériaux.—Une juste plainte.—Les fleurs et les superstitions.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Choses et autres.—Dévouement de l'Eglise.—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle (suite), par M. Charles Thibault—Amour et larmes (suite), par Mary.—Une spirituelle répartie.—Les petits oiseaux voyageurs.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : Le jour du couronnement—Alexandre III, empereur de Russie ; Le jour du couronnement—Maria Féodorovna, impératrice de Russie ; Les insignes impériaux ; Les fêtes du couronnement.

LA FÊTE NATIONALE DANS ONTARIO

Depuis quelques années, il se produit dans les groupes français d'Ontario un mouvement que nous suivons avec le plus vif intérêt. Nos compatriotes ont compris qu'ils devaient se réunir pour faire voir leur force à ceux qui les entourent et, par là même, décupler leur influence. Ils sont restés trop longtemps dans l'ombre, se contentant de suivre les autres qui les conviaient à la bataille sans les appeler à partager les fruits de la victoire. Faire valoir ses voisins sans en profiter soi-même est un métier de dupes, qui doit avoir un terme. Nous avons vu les Canadiens de l'est d'Ontario se réunir les années passées le 24 juin pour réclamer leur part d'influence, et ils n'ont eu qu'à s'applaudir d'avoir montré aux Anglais qu'ils sont toujours disposés à faire leur part du travail commun, mais qu'ils comprennent aussi leurs intérêts.

Le groupe français le plus éloigné dans l'ouest d'Ontario, celui de Windsor, veut lui aussi s'affirmer le 24 juin prochain, réclamer sa part au soleil. La St-Jean-Baptiste y sera célébrée avec éclat et nous attendons les meilleurs résultats de cette démonstration. De l'est à l'ouest d'Ontario les groupes canadiens, si longtemps isolés les uns des autres, ignorés du Bas-Canada, agissent maintenant sous l'influence d'une pensée commune : celle de l'avancement de leur race dans cette partie du pays.

Pour nous, Canadiens de Québec, célébrer la fête nationale n'est, le plus souvent, qu'une affaire de sentiment sans but pratique ; une réunion qui nous permet de constater une fois par année en combien de fractions de conservateurs et de libéraux nous sommes divisés ; une occasion de tirer un petit feu d'artifice ; mais pour les Canadiens d'Ontario, chômer la fête nationale a presque l'importance que cela avait pour nous avant 1837—moins la perspective d'une levée de boucliers. Il s'agit pour les Canadiens d'Ontario de lutter pour l'existence, mais d'une façon pacifique, et d'obtenir leur part des honneurs des emplois publics, et une influence en rapport avec leur nombre. Nous ne disons pas en rapport avec leur richesse, car alors nous serions obligés de réclamer pour eux autant d'avantages qu'en ont les Anglais de la province de Québec. La richesse est un élément d'influence qui compte beaucoup dans une organisation sociale comme la nôtre et c'est malheureusement une force qui manque encore à nos amis d'Ontario. Qu'ils utilisent et qu'on leur reconnaisse au moins celle qui vient du nombre.

Que les Canadiens d'Ontario s'organisent donc, qu'ils aient les journaux pour leur servir de trait d'union : ils ne sont pas encore assez nombreux pour se diviser, nous aimons à le croire ; du reste les questions politiques doivent, chez eux, céder le pas à la question nationale. En se voyant unis, en voyant leur nombre, ils puiseront dans ce spectacle la confiance dans leur avenir. Ottawa, qui contient le groupe le plus important, le mieux organisé, recevant le premier le souffle du Bas-Canada, Ottawa, disons-nous, pourrait servir de tête ou de centre au mouvement ; c'est sur ce groupe que les autres devraient s'appuyer. C'est de là que partiraient l'inspiration et le mot d'ordre en tout ce qui regarde ce mouvement national.

Il est à souhaiter qu'à la convention de Windsor on

jette les bases d'une organisation dans laquelle seront représentés tout les Canadiens d'Ontario ; ils devront concerter leurs moyens d'action pour les concentrer en temps opportun. En présence de ce qui se passe au Nord-Ouest, où la vague de l'émigration européenne devient de plus en plus envahissante, il faut nous fortifier à Québec et dans Ontario afin de conserver notre place dans la Confédération. Il y a dans Ontario toute une immense force à utiliser ; à chaque nouveau recensement l'augmentation de la population donne à nos voisins quelques nouveaux représentants. Si nous aidons les Canadiens de là-bas, si de leur côté ils se tendent la main, il arrivera que les députés qu'ils enverront au parlement contrebalanceront en notre faveur l'augmentation de représentation anglaise que le prochain recensement pourrait donner à cette province. Le temps approche où il faudra que dans Ontario comme dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, le Manitoba, les Canadiens s'efforcent d'avoir une représentation en rapport avec leur nombre.

A. D. DECELLES.

CHRONIQUE

Nos lecteurs seront curieux de lire le jugement qu'un artiste bien connu à Montréal, vient de porter sur ces trois étoiles qui brillent d'un si vif éclat dans le firmament artistique, Patti—Albani—et Nilsson. Capoul, qui a écrit pour le *Figaro* un récit de sa tournée en Amérique, parle, comme on va voir, de ces grandes cantatrices :

Patti—Albani—Nilsson. Quelle est la ville, dans le monde entier, qui pourrait posséder les noms de ces trois étoiles chantant en ce moment, les deux premières à l'Académie de musique, la dernière au Steinway Hall, en attendant mieux, c'est-à-dire l'achèvement du Nouvel-Opéra de New-York, où elle est engagée pour la saison prochaine.

Le *Figaro* a annoncé dernièrement la récente nomination de Maurice Grau comme directeur-adjoint, à M. Abbey, de ce nouveau théâtre qui va s'ouvrir en concurrence directe avec l'Académie. En attendant, le public, qui adore faire des comparaisons, peut se donner, en ce moment, l'innocente joie de marquer les coups.

La Patti est toujours cette merveilleuse jeune femme dont la voix et le talent reculent encore les limites de la perfection. Sa voix d'or a acquis dans le médium une puissance et un velouté admirables, et la grande artiste, qui à ses débuts à Paris subissait forcément l'influence de sa nature enfantine et inexpérimentée, est aujourd'hui une vraie comédienne, je dirai même une tragédienne qui pourrait se passer au besoin des ressources inépuisables de son adorable voix !

L'Albani, avec son style un peu froid mais si correct, son beau soprano d'une limpidité de cristal, sa belle tête séraphique, est toujours une des grandes préférées de New-York. Je ne connais pas de succès plus mérité que le sien ; la femme se tenant toujours en dehors des misérables intrigues du théâtre, et l'artiste traçant son lumineux sillon, marquant à chaque représentation nouvelle un nouveau progrès, sont également sympathiques.

La Nilsson a toujours cette pureté de son et ce charme étrange dans la voix, qui lorsqu'on l'entend évoque le souvenir des tendres accents échappés de la bouche amoureuse de quelque Wilis, quittant sa tombe la nuit pour attirer le bien-aimé sur le bord des étangs glacés du Nord.—C'est elle qui doit faire l'ouverture du Nouvel-Opéra de New-York la saison prochaine, dans la Marguerite de *Faust*, où elle est inimitable ; avec la Patti à l'Académie, la lutte sera intéressante ; mais est-ce bien lutte qu'il faut dire ? Non, certes, car la rencontre de tels astres ne saurait en aucune façon troubler la sérénité du firmament artistique de New-York, qui resplendira doublement, au contraire, aux fulgurantes lueurs de ces deux étoiles, ces élues de l'art moderne, ayant chacune leur individualité propre, égale-

ment intéressante, pour tous ceux—et ils sont nombreux ici—qui suivent les choses du théâtre.

* * *

Tout le monde a admiré, dit un journal parisien, au Salon, le tableau de M. Le Blant : la *Mort de Charette*, dont M. Albert Wolff a fait l'éloge mérité. Nous lisons aujourd'hui dans la *France Nouvelle* :

“ L'œuvre si remarquable de M. Julien Le Blant vient d'être achetée dix mille francs par M. le général de Charette. Des marchands de tableaux avaient offert au jeune peintre une somme beaucoup plus considérable ; mais, par un sentiment de délicatesse qu'on ne saurait trop louer, l'artiste a été heureux de céder à la famille du héros cette scène légendaire qui l'avait si bien inspiré.”

Nos lecteurs savent comment le brave Charette est mort. Condamné à être fusillé par l'armée révolutionnaire, il demanda et obtint la faveur de commander le peloton d'exécution et de mourir sans porter de bandeau sur les yeux. Les soldats firent feu à son ordre, et la légende rapporte que, frappé de plusieurs balles, le géant vendéen resta encore quelques instants debout après avoir été fusillé.

* * *

Nous découpons dans une correspondance d'Autriche d'intéressants détails sur le comte de Chambord :

On connaît fort peu en France, la manière de vivre de Son Altesse Royale. D'aucuns prétendent que cela n'importe point à la cause monarchique. D'autres s'efforcent de l'entourer d'obscrités voulues qui égarent l'opinion. De sorte que si les Français connaissent à peu près la vie quotidienne des princes d'Orléans, installés à Eu, à Chantilly, à Paris même, comme dans des maisons de verre, ils ignorent à peu près celle du chef de la monarchie, éloigné de la frontière française, et quasi enveloppé d'un nuage par le dévouement, trop mystique de certains partisans.

La figure juvénile de Son Altesse Royale d'abord, son aspect bienveillant et chaleureux, son regard extraordinairement vif et doux à la fois, sa parole communicative m'avait révélé un prince qui n'était ni le penseur abattu des photographies qu'on vend à Paris, ni le monarque olympien, d'une majesté presque chagrine, que l'*Univers* montre depuis dix ans à la France.

Le récit d'une journée royale suffirait à faire comprendre à des millions de Français combien ils se trompent ou combien on les trompe, et à juger tout différemment l'héritier royal dont la mort ne paraît guère prochaine, je leur en répons.

* * *

M. le comte de Chambord est levé à six heures, été comme hiver. L'avenir est à celui qui se lève matin, dit la sagesse des nations. Aussitôt levé, Son Altesse Royale se met au travail. Récits de ses voyages, appréciations sur les mœurs des divers peuples qu'il a visités, déductions philosophiques, M. le comte de Chambord a écrit tout en plusieurs volumes. Il eût pu tromper son exil, assurément, en livrant à la publicité ces ouvrages qui sommeillent aujourd'hui en manuscrits dans sa bibliothèque. Les précédents ne manquent pas. Son Altesse Royale estime que le prince ne doit pas s'exposer à la critique par la recherche des satisfactions littéraires. Il se garde de blâmer ceux qui font ainsi. Je croirais même volontiers qu'il envie leur éclectisme ; mais, fidèle à sa doctrine familière : “ Les autres font comme ils veulent et moi comme il me plaît,” Son Altesse Royale s'abstient.

Après le travail personnel, la lecture. Le prince lit tout ce qui paraît : revues, livres, journaux, brochures avec une rapidité prodigieuse. Afin de permettre à Son Altesse d'employer le temps toujours utilement, les jeunes gens qui lui servent tour à tour de dévoués secrétaires marquent au crayon rouge les fragments intéressants des publications périodiques.